

"Portrait de l'artiste en saltimbanque"

Textes:

1) Charles Baudelaire, Le spleen de Paris, 1862, "Le vieux saltimbanque".

Partout s'étalait, se répandait, s'ébrouait le peuple en vacances. C'était une de ces solennités sur lesquelles, pendant un long temps, comptent les saltimbanques, les faiseurs de tours, les montreurs d'animaux et les boutiquiers ambulants, pour compenser les mauvais temps de l'année.



En ces jours-là il me semble que le peuple oublie tout, la douceur et le travail; il devient pareil aux enfants. Pour les petits c'est un jour de congé, c'est l'horreur de l'école renvoyée à vingt-quatre heures. Pour les grands c'est un armistice conclu avec les puissances maléfiques de la vie, un répit dans la contention et la lutte universelles.

L'homme du monde lui-même et l'homme occupé de travaux spirituels échappent difficilement à l'influence de ce jubilé populaire. Ils absorbent, sans le vouloir, leur part de cette atmosphère d'insouciance. Pour moi, je ne manque jamais, en vrai Parisien, de passer la revue de toutes les baraques qui se pavent à ces époques solennelles.

Elles se faisaient, en vérité, une concurrence formidable : elles piaillaient, beuglaient, hurlaient. C'était un mélange de cris, de détonations de cuivre et d'explosions de fusées. Les queues-rouges et les Jocrisses convulsaient les traits de leurs visages basanés, racornis par le vent, la pluie et le soleil ; ils lançaient, avec l'aplomb des comédiens sûrs de leurs effets, des bons mots et des plaisanteries d'un comique solide et lourd comme celui de Molière. Les Hercules, fiers de l'énormité de leurs membres, sans front et sans crâne, comme les orangs-outangs, se prélassaient majestueusement sous les maillots lavés la veille pour la circonstance. Les danseuses, belles comme des fées ou des princesses, sautaient et cabriolaient sous le feu des lanternes qui remplissaient leurs jupes d'étincelles.

Parade Foraine, Daumier

Tout n'était que lumière, poussière, cris, joie, tumulte; les uns dépensaient, les autres gagnaient, les uns et les autres également joyeux. Les enfants se suspendaient aux jupons de leurs mères pour obtenir quelque bâton de sucre, ou montaient sur les épaules



de leurs pères pour mieux voir un escamoteur éblouissant comme un dieu. Et partout circulait, dominant tous les parfums, une odeur de friture qui était comme l'encens de cette fête.

Au bout, à l'extrême bout de la rangée de baraques, comme si, honteux, il s'était exilé lui-même de toutes ces splendeurs, je vis un pauvre saltimbanque, voûté, caduc, décrépit, une ruine d'homme, adossé contre un des poteaux de sa cahute; une cahute plus misérable que celle du sauvage le plus abruti, et dont deux bouts de chandelles, coulants et fumants, éclairaient trop bien encore la détresse.

Partout la joie, le gain, la débauche; partout la certitude du pain pour les lendemains; partout l'explosion frénétique de la vitalité. Ici la misère absolue, la misère affublée, pour comble d'horreur, de haillons comiques, où la nécessité, bien plus que l'art, avait introduit le contraste. Il ne riait pas, le misérable! Il ne pleurait pas, il ne dansait pas, il ne gesticulait pas, il ne criait pas; il ne chantait aucune chanson, ni gaie ni lamentable, il n'implorait pas. Il était muet et immobile. Il avait renoncé, il avait abdiqué. Sa destinée était faite.

Mais quel regard profond, inoubliable, il promenait sur la foule et les lumières, dont le flot mouvant s'arrêtait à quelques pas de sa répulsive misère! Je sentis ma gorge serrée par la main terrible de l'hystérie, et il me sembla que mes regards étaient offusqués par ces larmes rebelles qui ne veulent pas tomber.

Que faire? A quoi bon demander à l'infortuné quelle curiosité, quelle merveille il avait à montrer dans ces ténèbres puantes, derrière son rideau déchiqueté? En vérité, je n'osais; et, dût la raison de ma timidité vous faire rire, j'avouerai que je craignais de l'humilier. Enfin, je venais de me résoudre à déposer en passant quelque argent sur une de ses planches, espérant qu'il devinerait mon intention, quand un grand reflux de peuple, causé par je ne sais quel trouble, m'entraîna loin de lui.

Et, m'en retournant, obsédé par cette vision, je cherchai à analyser ma soudaine douleur, et je me dis: Je viens de voir l'image du vieil homme de lettres qui a survécu à la génération dont il fut le brillant amuseur; du vieux poète sans amis, sans famille, sans enfants, dégradé par sa misère et par l'ingratitude publique, et dans la baraque de qui le monde oublieux ne veut plus entrer!

2) Jules Laforgue, L'imitation de Notre-Dame la Lune, 1885 "Pierrots"

C'est, sur un cou qui, raide, émerge
D'une fraise empesée idem,
Une face imberbe au cold-cream,
Un air d'hydrocéphale asperge.

Les yeux sont noyés de l'opium
De l'indulgence universelle,
La bouche clownesque ensorcèle
Comme un singulier géranium.

Bouche qui va du trou sans bonde
Glacialement désopilé,
Au transcendantal en-allé
Du souris vain de la Joconde.

Jean-Gaspard Deburau, "Baptiste", mime, créateur du personnage de Pierrot (1796-1846)





Campant leur cône enfariné
 Sur le noir serre-tête en soie,
 Ils font rire leur patte d'oie
 Et froncent en trèfle leur nez.

Ils ont comme chaton de bague
 Le scarabée égyptien,
 À leur boutonnière fait bien
 Le pissenlit des terrains vagues.

Ils vont, se sustentant d'azur !
 Et parfois aussi de légumes,
 De riz plus blanc que leur
 costume,
 De mandarines et d'œufs durs.



L'acteur Jean-Louis Barrault dans le rôle de Debureau, "Les enfants du Paradis", Marcel Carné, 1946

Odilon Redon, La Fleur des Marais (1885)

Ils sont de la secte du Blême,
 Ils n'ont rien à voir avec Dieu,
 Et sifflent: « tout est pour le mieux
 « Dans la meilleur' des mi-carême ! ».

Georges Rouault, Tête d'un jeune clown, 1937

3) Paul Verlaine, **Jadis et Naguère**, 1885, "le clown"

Bobèche, adieu ! bonsoir, Paillasse ! arrière, Gille !
 Place, bouffons vieillis, au parfait plaisantin,
 Place ! très grave, très discret et très hautain,
 Voici venir le maître à tous, le clown agile.

Plus souple qu'Arlequin et plus brave qu'Achille,
 C'est bien lui, dans sa blanche armure de satin ;
 Vides et clairs ainsi que des miroirs sans tain,
 Ses yeux ne vivent pas dans son masque d'argile.

Ils luisent bleus parmi le fard et les onguents,
 Cependant que la tête et le buste, élégants,
 Se balancent sur l'arc paradoxal des jambes.

Puis il sourit. Autour le peuple bête et laid,
 La canaille puante et sainte des lambes,
 Acclame l'histrion sinistre qui la hait.

4) Stéphane Mallarmé, **Poèmes**, "Le pître châtié", 1887

Yeux, lacs avec ma simple ivresse de renaître
 Autre que l'histrion qui du geste évoquais
 Comme plume la suie ignoble des quinquets,
 J'ai troué dans le mur de toile une fenêtré.





De ma jambe et des bras limpide nageur traître,
A bonds multipliés, reniant le mauvais
Hamlet ! c'est comme si dans l'onde j'innovais
Mille sépulcres pour y vierge disparaître.

Hilare or de cymbale à des poings irrité,
Tout à coup le soleil frappe la nudité
Qui pure s'exhala de ma fraîcheur de nacre,

Rance nuit de la peau quand sur moi vous passiez,
Ne sachant pas, ingrat ! que c'était tout mon sacre,
Ce fard noyé dans l'eau perfide des glaciers.

L'ange bleu de J. von Sternberg, 1930

5) Colette, La Vagabonde, 1910

Les danseurs russes sont partis, Antonieff, — le « grand-duc », — et ses chiens sont partis. Où? On ne sait pas. Aucun de nous n'a eu la curiosité de s'en informer. D'autres numéros sont venus prendre leur place, engagés qui pour sept jours, qui pour quatre jours, car la revue immine. Je croise, sur le plateau, dans le couloir, des figures nouvelles, avec qui j'échange un demi-sourire, un haussement de sourcils, en manière de bonjour familial et discret... De l'ancien programme, on n'a gardé que nous, et puis Jadin, qui créera — Seigneur! — des rôles dans la revue, et Bouty... Nous causons mélancoliquement, le soir, en vétérans de l'Empyrée-Glichy que le départ d'un jeune régiment aurait oubliés... Où retrouverai-je ceux que j'ai connus ici ? A Paris, à Lyon, à Vienne, ou à Berlin?... Peut-être jamais, peut-être nulle part. Le cabinet de Salomon, l'agent, nous rassemblera cinq minutes, avec des éclats de voix, des poignées de main cabotines, juste le temps de savoir que nous existons, de lancer le « Qu'est-ce que vous faites? » indispensable, d'apprendre que « ça boulotte » ou que « ça ne se dessine pas ». Ça ne se dessine pas... C'est sous cette périphrase vague qu'ils déguisent, mes compagnons errants, la panne, l'arrêt forcé, l'embarras d'argent, la misère... Ils n'avouent jamais, gonflés, soutenus par cette vanité héroïque qui me les rend chers... Quelques-uns, poussés à bout, trouvent à remplir un petit rôle dans un vrai théâtre et, chose singulière, ne s'en vantent pas. Ils y attendent, patients, obscurs, le retour de la veine, l'engagement au music-hall, l'heure bénie qui les reverra sous la jupe à paillettes, sous le frac qui sent la benzine, affronter (le nouveau le halo du projecteur, dans leur répertoire ! [...])

— Ça ne se dessine pas... non, ça ne se dessine pas... On jette la phrase d'un air à la fois détaché et sérieux, sans insister, sans larmoyer, la main balançant le chapeau ou une paire de vieux gants. On plastronne, la taille serrée dans un pardessus juponné à l'avant-dernière mode, — car l'essentiel, l'indispensable, ce n'est pas d'avoir un complet propre, c'est de posséder un pardessus « un peu là », qui couvre tout : gilet élimé, veston avachi, pantalon jauni aux genoux, — un pardessus tape-à-l'œil, épatant, qui fait impression sur le directeur ou sur l'agent, qui permet, enfin, de lancer crânement, en rentier, le « Ça ne se dessine pas » ! Où serons-nous, le mois qui vient?... Le soir, Bouty rôde, désespéré, dans le couloir des loges, toussote, jusqu'à ce que





j'entr'ouvre ma porte pour l'inviter à s'asseoir un instant chez moi. Il insinue ses reins de chien maigre sur une frêle chaise, dont la peinture blanche s'écaille, et ramène ses pieds sous lui pour ne pas gêner mes mouvements. Brague vient nous rejoindre et s'accroupit en romanichel, le derrière au chaud, sur le tuyau du calo. Debout entre eux, j'achève de me vêtir, et ma jupe rouge, brodée de dessins jaunes, les évente au passage... Nous n'avons pas envie de parler, mais nous bavardons, luttant contre un sourd besoin de nous taire, de nous serrer les uns contre les autres et de nous attendrir...

Colette dans l'un de ses numéros de mime.

6) Serge Reggiani (Francis Blanche), 1974, "Arlequin assassiné"

Arlequin
 Arlequin poignardé
 Sur les quais du vieux Londres
 L'enquête est mal conduite
 Et Scotland Yard s'y perd
 On a fouillé en vain la chambre
 Addlestone Square
 La dame de l'hôtel refuse de
 répondre
 On recherche un vieux clown
 Qui le soir du crime
 Réparait sur les docks
 Un cerceau en papier
 Car en effet, lui seul pourrait
 Nous révéler quelle était la
 chanson
 Que chantait la victime
 Interpol a lancé trois agents sur l'affaire
 On a interrogé les amis du défunt
 Polichinelle à Rome
 Colombine à Berlin
 Et Pierrot, Pierrot qui faisait
 Du ski à Val d'Isère
 Tous trois ont répondu
 D'un air un peu bizarre
 Car ils savent déjà
 Que ce sera bientôt leur tour
 Ils connaissent le nom du tueur de guitare
 Mais pendant ce temps-là
 L'assassin court toujours
 L'assassin court encore
 Il s'appelle "chacun"...
 Chacun de nous, de vous
 Aux treize coins du monde
 Chacun a plus ou moins
 Dans les brouillards de Londres
 Un soir sans le savoir
 Poignardé Arlequin...



Picasso, la mort d'Arlequin, 1906



**Picasso, Arlequin
 jouant de la
 guitare, 1914**